

## ***Rencontres de prière pour la Paix 2019***

**« Paix sans frontières ,  
Madrid 15-17 septembre**

Face à un monde encore trop marqué par les guerres et qui a connu, l'année dernière, une augmentation préoccupante des tensions et des conflits dans plusieurs pays, la communauté de Sant'Egidio appelle les hommes et les femmes de paix à se rassembler pour participer à une grande rencontre internationale qui se tiendra à Madrid du 15 au 17 septembre 2019.

“Paix sans frontières”, organisée avec le diocèse de Madrid, a pour objectif de donner des réponses concrètes de paix et de dialogue, non seulement face aux foyers de guerre actuels mais aussi dans le climat de conflit permanent auquel nos sociétés se sont habitués, à commencer dans la violence de nos échanges verbaux et dans la résurgence de phénomènes de racisme et de xénophobie.

Ravivant l'esprit d'Assise, comme le fait Sant'Egidio tous les ans, en assumant l'héritage de la première grande prière pour la paix voulue par le pape Jean-Paul II en octobre 1986, nous voulons faire grandir ce réseau de dialogue qui a permis, par le passé, d'exercer une “paix préventive” en de nombreux endroits de ce monde et de dissocier fermement les religions des guerres et de toute forme de violence et de terrorisme.

Pendant 3 jours des leaders chrétiens, juifs, musulmans et des religieux asiatiques interviendront avec des représentants des institutions et du monde de la culture au cours d'une trentaine de tables rondes. Les sujets qui seront au centre de notre attention sont nombreux, non seulement le dialogue interreligieux et la prévention des conflits, mais aussi la nécessité du désarmement, la crise environnementale, l'avenir de l'Europe, le phénomène des migrations, les thèmes du développement et de la justice sociale.

De nombreuses personnalités politiques, religieuses, et du monde de la culture, venant de tous les continents, ont annoncé leur participation, parmi lesquels l'archevêque de Madrid, le cardinal Carlos Osoro Sierra, le haut-commissaire des Nations Unies pour les réfugiés, Filippo Grandi, l'économiste américain Jeffrey Sachs, le président de la République centrafricaine Faustin-Archange Touadéra, le grand rabbin de Tel-Aviv Israël Meir Lau, le recteur de l'Université Al-Azhar, Mohamed Al-Mahasawi et le fondateur de la Communauté de Sant'Egidio, Andrea Riccardi.

Plusieurs milliers de personnes viendront de toute l'Europe pour participer à cet événement qui constituera, de fait, une grande manifestation pour la paix. Le programme prévoit une cérémonie inaugurale le dimanche 15 septembre après-midi au Palacio Municipal des Congresos de Madrid, la tenue de panels le 16 septembre et le 17 septembre au matin dans le centre historique de la capitale, et une cérémonie conclusive sur la place de la cathédrale de la Almudena.

Article de La Croix, 24 mai 2018

Sant'Egidio, ce sont des missions de médiation dans des négociations de paix en Afrique, des activités de développement dans le tiers-monde, des opérations de sauvetage de chrétiens persécutés au Proche-Orient, des actions caritatives au Vatican... Et en France, de quoi s'agit-il au juste ?

Il y a bien eu, en mars 2017, la signature à l'Élysée d'un protocole pour la mise en place d'un « corridor humanitaire » permettant d'accueillir 500 réfugiés en France, avec quatre autres organisations chrétiennes. Mais outre cette opération largement médiatisée, les membres de Sant'Egidio France œuvrent souvent loin de la diplomatie et des relations internationales.

### **Rencontres, chaque samedi, avec une quarantaine de réfugiés et de personnes âgées**

« Nous sommes des hommes et des femmes ordinaires qui vivons l'extraordinaire de l'Évangile : l'amitié gratuite envers les plus pauvres », explique Valérie Régner, responsable de la communauté en France. Cela prend la forme de rondes auprès de sans-abri, de déjeuners de Noël ou d'« étés de la solidarité » avec des personnes âgées.

Vincent Picard, un membre de 43 ans qui travaille dans la coopération internationale à Paris, vit cette amitié au quotidien. « Nous sommes invités à connaître au moins un pauvre de manière personnelle, c'est-à-dire qu'il est unique pour nous et qu'on est unique pour lui. » Ce père de quatre enfants évoque cette réfugiée syrienne qu'il a aidée à se loger, ce migrant sénégalais qu'il accompagne dans ses démarches administratives... Mais aussi les rencontres, chaque samedi, avec une quarantaine de réfugiés et de personnes âgées, pour « prier ensemble et s'entraider ».

### **À Paris, Marseille, Brest et Nice**

Sur les 60 000 membres – tous bénévoles – que compte Sant'Egidio dans le monde, unis notamment par une prière identique, 2 000 sont en France. Une présence modeste, donc, et récente. « En Europe occidentale, nous sommes les petits derniers ! », raconte Valérie Régner. C'est en 1997, alors que la communauté était déjà implantée en Allemagne, en Espagne, mais aussi en Afrique et en Indonésie, qu'est apparue Sant'Egidio France, dans l'élan des JMJ de Paris. Alors étudiante de 24 ans, Valérie Régner fut à l'initiative du projet : elle avait connu Sant'Egidio grâce à un ami barcelonais venu en France en Erasmus.

Dans une France déjà riche en associations caritatives et en communautés chrétiennes, Sant'Egidio creuse discrètement son sillon : ses bénévoles se retrouvent notamment à Paris, Marseille, Brest et Nice, où ils prient dans des églises qui leur sont prêtées. En 2005, la rencontre internationale de cette communauté italienne se tenait pour la première fois en France, à Lyon. Et depuis les attentats terroristes de 2015, la mobilisation des jeunes a connu une nette augmentation, note Valérie Régner.

Pour Vincent Picard, qui a connu la communauté à 26 ans, cet engagement a considérablement changé son regard sur le monde et la misère : « Cela m'a empêché de devenir résigné, raconte-t-il. À Sant'Egidio, on comprend que, comme nous le dit l'Évangile, tout est possible. »

Entretien avec le Pèlerin n°7103, 24 janvier 2019

**Pèlerin :** *Retour des frontières, terrorisme, crises migratoires... Vous affirmez que la situation internationale est aujourd'hui plus périlleuse que pendant la guerre froide. Êtes-vous pessimiste pour l'avenir du monde ?*

**Andrea Riccardi :** Non, je ne suis pas pessimiste car l'Histoire est pleine de surprises. Mais il faut avoir le sentiment de notre responsabilité et regarder le monde tel qu'il est. Je ne suis pas non plus nostalgique de la guerre froide, mais je dis que nous sommes face à une situation pleine de dangers.

Culturellement, nous avons oublié la mémoire de l'horreur des deux conflits mondiaux : la commémoration de la Première Guerre mondiale s'est limitée aux célébrations. Remercions le peuple juif qui nous rappelle le drame de la Shoah et de la Seconde Guerre mondiale.

La guerre est la mère de toutes les pauvretés, et elle constitue un drame aussi bien pour les perdants que pour les vainqueurs. Mais, aujourd'hui, nous n'en avons plus conscience et nous recommençons à utiliser l'intervention armée à des fins politiques. C'est le grand problème de notre époque.

*Vous dites que la guerre en Syrie a, en quelque sorte, anesthésié nos consciences. En quoi marque-t-elle un tournant ?*

**A. R. :** Le conflit syrien ( qui a débuté en 2011, NDLR) a duré plus longtemps que la Première Guerre mondiale. Il a impliqué plusieurs acteurs régionaux et les grandes puissances. Alep, la ville historique du vivre-ensemble, a été rasée. Il y a eu une incapacité de la communauté internationale à faire la paix et même une « non-volonté » de faire la paix.

Je m'interroge : la guerre en Syrie est-elle le laboratoire de nouvelles relations internationales ? J'espère que non. Ce drame est un avertissement de ce que l'on ne doit surtout pas faire. La guerre, aujourd'hui, est faite par de nombreux sujets non-étatiques : groupes armés au niveau international, mafias, terroristes, etc. Faire la paix, c'est résoudre une fracture complexe.

*Au lendemain de l'effondrement du bloc soviétique, nous pensions entrer dans une ère plus calme. Cela n'a pas été le cas. Pourquoi la paix est-elle devenue une utopie ?*

**A. R. :** Après la chute du bloc soviétique (en 1989, suite à l'effondrement du mur de Berlin, NDLR), on imaginait que la paix serait éternelle. Mais à l'époque, nous n'avons pas su profiter de toutes les chances qu'offrait la fin de la guerre froide. Nous n'avons pas bâti un nouvel ordre international, ni une culture de la paix.

Bien sûr, tous les dirigeants ne sont pas belliqueux mais l'horreur des conflits a été oubliée. Il faut que la paix devienne une priorité de la politique internationale. N'oublions pas que l'Union européenne a vu le jour au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, dans le but de consolider la paix.

*Ne faut-il pas trouver un nouveau langage pour parler de la paix aux jeunes générations qui n'ont pas connu la guerre ?*

**A. R. :** Tout à fait, car notre génération risque de se transformer en de « vieux combattants » qui parlent de la valeur d'un monde pacifique sans trouver les mots pour dire son urgence et sans être entendus par les jeunes.

*En Europe, beaucoup redoutent l'arrivée massive des migrants. La communauté de Sant'Egidio a choisi d'accueillir les réfugiés syriens arrivant par les couloirs humanitaires. Est-ce la seule option selon vous ?*

**A. R. :** La question des migrants est complexe car les situations sont différentes : il y a ceux qui fuient la guerre, ceux qui cherchent un avenir meilleur, les réfugiés climatiques... La crise migratoire doit être traitée à plusieurs niveaux. Tout d'abord, mettre les moyens pour réussir l'intégration des nouveaux arrivants. En Europe, cette assimilation est capitale ; d'ailleurs certains États ont besoin des migrants pour combler leur vide démographique.

Ensuite, il faut s'attaquer aux réseaux de trafiquants d'êtres humains.

Enfin, il est nécessaire de créer et de développer l'emploi des jeunes – notamment en Afrique – dans leurs pays, afin qu'ils puissent vivre dignement en restant chez eux, et de les informer de la réalité d'une immigration.

Nous devons comprendre que les migrations sont un phénomène global, et ce n'est pas une frontière qui arrêtera ce flux. Le pacte de Marrakech (Pacte mondial sur les migrations adopté en décembre 2018 à l'ONU, NDLR) est en cela important. Les États doivent se saisir de cette question ensemble.

*Dans quels lieux êtes-vous engagés dans le monde en faveur de la paix ?*

**A. R. :** En République centrafricaine, en Libye, un petit peu au Mali... Nous encourageons le dialogue interreligieux afin que les représentants des religions œuvrent pour la paix ensemble. Aujourd'hui, la religion est utilisée comme une justification des conflits. Or les religions peuvent être aussi bien de l'essence sur le feu que de l'eau qui apaise.

*L'islam est souvent désigné comme un vecteur de violence à travers le monde. Qu'en pensez-vous ?*

**A. R. :** On ne peut pas généraliser : l'islam, c'est un monde ! Certaines composantes de cette religion se montrent violentes, d'autres pacifiques. L'islam est utilisé par les radicaux comme une idéologie de guerre. La seule solution consiste à multiplier les contacts avec les représentants musulmans. Il faut aussi se poser la question du vivre-ensemble avec les musulmans. Un défi particulièrement prégnant dans les grandes villes européennes.

*Comment construire la paix dans le quotidien de nos vies ?*

**A. R. :** Ne soyons pas paresseux ou terrorisés devant la réalité. Nous pouvons la changer si nous avons la volonté et la capacité de collaborer avec les autres. C'est la petite expérience de Sant'Egidio racontée dans le livre *Tout peut changer* (1). « Tout peut changer » : dans notre quotidien, dans la solidarité avec les pauvres, avec la personne âgée, comme au niveau international. Cela dépend de nous. Il faut bâtir la paix au cœur de nos sociétés.

*Vous dénoncez l'individualisme de notre société de consommation...*

**A. R. :** Notre société de consommation a créé un monde d'individus seuls, insatisfaits et un peu « victimistes ». Il faut avoir côtoyé le pauvre pour comprendre que nous ne sommes pas des victimes mais que nous pouvons agir en acteurs solidaires. Nous devons nous sortir de cet individualisme, qui est pire encore que la pauvreté. Dans la Bible, après avoir créé l'homme, Dieu a dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. » Là réside aussi le sens de la communauté de Sant'Egidio : la valeur d'être ensemble.

*Comment garder l'espérance dans notre monde troublé ?*

**A. R. :** Il faut nourrir un optimisme intelligent. Pas un optimisme idiot et paresseux, mais rempli d'espérance. Par le passé, nous avons connu des périodes bien pires. Aujourd'hui, le monde est moins pauvre, il y a moins de guerres, nous avons les ressources pour bâtir un avenir meilleur. Ne les gaspillons pas en vivant de manière individualiste.

*Et les chrétiens, quel rôle peuvent-ils jouer ?*

**A. R. :** Selon moi, c'est le moment de l'Église. Nous ne devons pas avoir peur. L'Église nous rappelle que tous les hommes sont frères, qu'il y a une fraternité entre les peuples. Elle nous rappelle à travers la vie de Jésus qu'il ne faut pas vivre pour soi-même mais pour les autres.

Le message du christianisme dévoile qu'il y a plus de joie à donner qu'à recevoir. Alors je pense que c'est le moment pour l'Église de peser sur la scène internationale. Il ne faut pas avoir peur. Le christianisme, c'est la grâce de Dieu pour l'humanité.

Les deux derniers ouvrages d'Andrea Riccardi :

***Tout peut changer. Conversation avec Massimo Naro***, Éd. du Cerf, collection Histoire 384 p., nov. 2018 .

***La force désarmée de la paix***, Éd. du Cerf, Collection spiritualité, 132 p., nov. 2018 .

***Marco Impagliazzo, président de Sant'Egidio***

Article La Croix, 2.2.2016

*Homme de prière et travailleur social*

Depuis 2003, c'est lui qui préside ce mouvement investi à la fois dans l'aide aux démunis, le dialogue interreligieux et la médiation de conflits. « Je consacre 60 % de mon temps à Sant'Egidio et 40 % à l'université », évalue ce célibataire qui vit avec deux autres personnes « en communauté ».

Son costume-cravate lui sert aussi bien pour son statut de professeur d'histoire contemporaine que pour celui de diplomate de la communauté de Sant'Egidio. Mais ce catholique italien est également à la fois un homme de prière et un travailleur social. C'est même par le social qu'est entré dans la communauté ce fils de bonne famille romaine. « C'était en 1977, j'avais 15 ans. Il y avait une atmosphère contestataire en Italie, qui vivait comme une sorte de second 68 », se remémore-t-il. Même au lycée classique Visconti, l'heure était à « l'occupation, l'autogestion, la politisation ».

### *Aux débuts de Sant'Egidio*

Le jeune Marco, engagé dans le scoutisme mais éloigné de l'Église, rejoint un comité de solidarité populaire qui se crée avec Sant'Egidio. Il se retrouve à faire du soutien scolaire auprès d'enfants d'un quartier sud de Rome, où vivent des familles montées du Mezzogiorno. Depuis cette expérience fondatrice, l'envie de vivre « en amitié avec les pauvres » et celle de « changer le monde » ne le quittent plus.

Plus attiré à l'époque par le communisme que par la prêtrise, Marco Impagliazzo est toutefois marqué par un certain Matteo Zuppi. Ce séminariste intervient lors d'un camp de jeunes de Sant'Egidio. Le début d'une longue route ensemble. Devenu archevêque de Bologne, nommé par le pape François, c'est ce dernier qui présidera, jeudi 4 février, en la basilique Saint-Jean-de-Latran, la messe pour les 48 ans de Sant'Egidio, qui compte aujourd'hui 50 000 bénévoles dans le monde.

Marco Impagliazzo reste aussi un proche d'Andrea Riccardi, fondateur omniprésent et figure tutélaire du mouvement, qui l'a introduit à l'université romaine de la Sapienza. Plus tard, il fut son conseiller pour les rapports avec les religions lorsque Andrea Riccardi devint ministre dans le gouvernement Monti, entre 2011 et 2013.

### *À l'image du pape François, Sant'Egidio veut être « aux périphéries »*

Ancien collaborateur de l'Osservatore Romano, consultant depuis 2009 du conseil pontifical pour la culture et, depuis 2012, de celui pour la pastorale des migrants, Marco Impagliazzo ne cache pas que ses rapports avec le Saint-Siège se sont « nettement améliorés » depuis l'arrivée du pape François et de son numéro deux, le cardinal Pietro Parolin.

Les relations sont devenues étroites avec le nouveau « ministre des affaires étrangères » Mgr Paul Gallagher, qui a succédé au cardinal français Dominique Mamberti. L'ecclésiastique britannique surnomme avec humour Sant'Egidio la « 3e section », en référence aux deux qui composent officiellement la Secrétairerie d'État.

En sens inverse, Sant'Egidio paraît faire sienne les priorités du pape François. « Spirituellement, nous devons toujours être en sortie, aux périphéries. Socialement, notre travail doit investir davantage les grandes villes pour tisser des liens là où vit aujourd'hui la majeure partie de l'humanité », énonce Marco Impagliazzo. Pour lui, ce travail doit viser en particulier les migrants « et les personnes âgées pour rompre leur isolement, première cause de mortalité ». Le pape François n'aurait pas mieux argumenté.

### *Grand voyageur et grand lecteur, inspiré par l'Évangile*

Pour le maigre temps qu'il lui reste, quand il n'est pas à l'université de Pérouse ou en représentation pour Sant'Egidio aux quatre coins du globe – voyages qu'il privilégie durant les congés universitaires –, Marco Impagliazzo redevient un piéton de Rome. Un promeneur du centre historique ou du parc de la villa Doria Pamphilj.

Sinon, ce spécialiste de sujets aussi variés et précis que saint Philippe Néri ou l'Église d'Algérie pendant la révolution – sa thèse de doctorat – dévore les livres de « géopolitique, histoire et théologie ». Ils nourrissent le corpus intellectuel et spirituel d'un laïc toujours habité par le rêve de « changer le monde ».

« À force d'affronter les problèmes de pauvreté, de marginalisation, de guerre, il est difficile de ne pas sombrer dans le pessimisme, de se dire qu'il n'y a rien à faire, reconnaît Marco Impagliazzo. Depuis le début, l'Évangile m'aide à ne pas désespérer, à ne pas chercher une réponse dans l'idéologie mais dans l'amour, à surmonter les difficultés et à croire qu'un changement est possible. »

